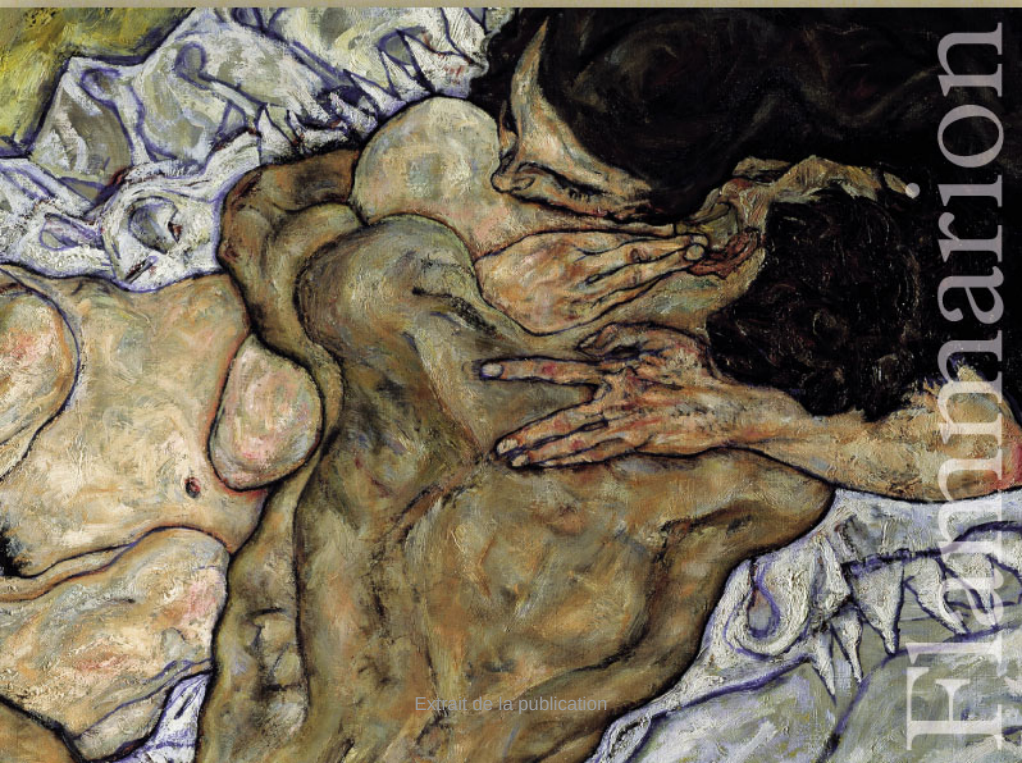
Judith Brouste

Ruines de Vienne

roman



Flammarion

Extrait de la publication

Ruines de Vienne

Judith Brouste

Arnaud Février © Flammarion

« J'ai huit ans, l'été 1956, lorsqu'elle a voulu revenir au Sacher. Vienne n'est plus occupée par les Allemands ni par les armées victorieuses. Plus de chars au pied de la Grande Roue ni de marché noir. Plus de soldats russes ni de police internationale. Les décombres ont été déblayés depuis longtemps devant le café Mozart. Maria cherche les lieux dont elle a conservé les noms, le Dianabad, Marienbrücke, le quartier de Josefstadt derrière l'université, où elle donnait ses rendez-vous. Elle m'entraîne par la main à Margaretenstrasse, comme par inadvertance, lunettes noires, chevelure platine, gourmette en or à breloques, jupe droite sur ses fines jambes. Sa jeunesse. »

Judith Brouste est née à Bordeaux. Elle a écrit La Clandestine *(Quai Voltaire),* Jours de Guerre *et* Après Shanghai *(Gallimard).* Ruines de Vienne *est son septième roman.*

10-III N Création Studio Flammarion

editions.flammarion.com

Prix France : 15 €

Flammarion

Extrait de la publication

Ruines de Vienne

Du même auteur

Le Rire fou des chimères, Les formes du secret, 1979.
La Clandestine, Quai Voltaire, 1992.
L'État d'alerte, Seuil, 1994.
Le Vrai Mobile de l'amour, Seuil, 1997.
Jours de Guerre, Gallimard, « l'Infini », 2004, Prix Verdaguer de l'Académie française.
Après Shanghai, Gallimard, 2006.

Extrait de la publication

Judith Brouste

Ruines de Vienne

roman

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3719-3

« Fuis les ruines et ne pleure pas parmi. »

Marcel Schwob, *Le Livre de Monelle*

Extrait de la publication

Au matin de la Saint-Valentin, dans cette ville de Vienne doublement maudite pour elle, une femme, dans un isolement sournois, arpente les rues gelées des faubourgs, en quête d'un revolver qu'elle finira par trouver vers cinq heures du soir, chez un revendeur, sur la route de Steinhof. Elle se rend ensuite à l'aéroport rejoindre Christian Bartley.

Voici le roman de son histoire, commencée trente ans auparavant.

Extrait de la publication

I

Jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Une jeune magicienne expérimente des philtres d'amour. Un jour, elle en offre un à Zeus qui le boit. Le charme agit : il rencontre Io qui erre dans le sanctuaire d'Héra et l'aime. C'est le commencement d'une histoire de persécutions, de fuites, de métamorphoses. La première victime est l'ensorcelleuse elle-même, vaincue par une magie plus forte.

Pour se venger, Héra, l'épouse de Zeus, la transforme en oiseau bigarré et délirant dont le cou se tord en de soudaines contractions. Aphrodite prend ce torcol, et le fixe par des liens indissolubles à une petite roue à quatre rayons dont le mouvement sera lié à jamais aux torsions du cou de l'oiseau.

Ce balancement désarçonne l'esprit, l'attache à cette sphère divine qui tourne sans cesse comme les astres. Cercle de la possession, où même les pensées des dieux se laissent prendre. On dit qu'à Delphes, aux plafonds du temple d'Apollon, pendent de petites

roues auxquelles est attaché le corps d'un oiseau. Elles émettent une voix, un appel séduisant, enchanteur, comme une emprise érotique.

Extrait de la publication

Comment cela a-t-il commencé ?

Au mois d'octobre, dans le couloir du Val-de-Grâce, après l'ablation d'un sein. J'avais juré de ne plus voir Christian lors d'un précédent examen. Promesse non tenue. La punition vient d'arriver, l'amputation acceptée, mais le serment, désormais, devra être respecté. Si j'en réchappe, je cesserai tout lien avec lui. Dernier vœu, ultime échappatoire.

Il est parfois nécessaire de s'obstiner, et aussi de savoir partir sans se retourner. Il y a un moment pour cela, il est arrivé : je ne chercherai plus à lui parler. Souffrance semblable à un soulagement, à la fin d'une condamnation. Victoire sur le corps, sur une malédiction enfermée en lui, comme un bijou dans son écrin.

La violence ne s'arrête pas pour autant. Injection dans la veine au service de médecine nucléaire, dureté de la salle d'attente. Qu'est-ce que j'attends exactement ? Allongée, il faut se laisser attacher, enfermer, ne plus bouger pour la précision des clichés. Vingt

Extrait de la publication

minutes durant, au-dessus de moi, une tête blanche frôle, passe, repasse au plus près, comme si elle allait écraser la mienne. J'ai le choix, regarder les carrés de métal assemblés du plafond, ou fermer les yeux et ne pas m'attarder sur le cœur qui bat, rapide, bien plus fort encore que lors de nos baisers d'autrefois. Une décision est donc possible : ouvrir ou fermer les yeux. Voir, ne plus voir. Vaincre le corps. Lui signifier qu'il n'est qu'un accompagnateur qui assiste plaisir, souffrance. Même s'il tente de faire ce qu'il veut, en maître insatiable.

« Ne rien attendre est une forme de guérison », me dis-je dans le couloir. Rien, c'est Christian.

La décision prise tant de fois doit être maintenant irrévocable. Ne plus l'attendre ni espérer quoi que ce soit venant de lui. Il ne s'agit pas de grandir, de quitter l'impossible. Il s'agit de se sauver.

Christian m'obsède depuis trente ans. Ce feu aurait dû s'éteindre doucement après avoir brûlé si longtemps. Mais non, même en cendres, il a toujours repris sans faillir. Il aurait suffi de l'étouffer, je n'en avais pas eu le courage ni le désir. Devenu l'objet même de ma création, il restait impossible à tuer. Vivre sans lui me terrifiait, comme si ma propre existence en dépendait, se nourrissait de lui.

Revenir à soi. Ne pas déserter l'enfance, ce temps proche de l'infini d'où nous venons. Retrouver sa grâce qui, avec la légèreté des âmes mortes invisibles, nous accompagne. Je parle aux morts, à ceux qui me protègent. Ce sont eux qui me guident. Non ces

Extrait de la publication

morts familiers qui ont laissé une trace, mais les inconnus, ceux qui nous ont précédé, dont personne ne garde le souvenir. Les oubliés, dont le destin fut d'être avalé dans ces jours sans mémoire nommés éternité.

Qu'est-ce qui peut suffire ? Qu'est-ce qui donne du souffle si on enlève l'amour ?

Extrait de la publication

Comment cela a-t-il commencé ?

Il y a longtemps, c'est tout proche. Du papier à fleurs couvre les inscriptions dans le couloir de l'hôtel, rue Gît-le-Cœur. Les nouveaux propriétaires ont posé la moquette, gratté les dessins, arraché les inscriptions avant de repeindre le mur des chambres. Le départ de Guy Harloff, le peintre hollandais au manteau de cuir, qui avait son atelier dans cet hôtel « au mois et à la journée », a laissé inconsolable Sharon, croisée le matin devant l'unique salle de bains de l'étage. Trois ans déjà qu'elle veut partir, « puisque c'est fini ». Sur les portes des chambres 29 (celle de Burroughs), 32 ou 34, la même affichette : « interdit de faire la cuisine ». Le chat Mirtaud a disparu, ainsi que la concierge. Restent quelques bouts de poèmes en forme de nuages de Gregory Corso, chambre 41. Des collages viennent d'être arrachés et brûlés. On parle d'un autre hôtel, Le Pax, rue Saint-André-des-Arts.

Rue de la Huchette, devant les sacs de pistaches d'Ali Baba, Eric, le jeune chiffonnier qui dormait

Extrait de la publication

passage de l'Hirondelle, vient d'être poignardé. Prétexte pour les flics d'investir le quartier. Ils pénètrent les chambres nuit et jour, fouillent, questionnent, embarquent.

Une époque se termine, celle des gâteaux d'amande grignotés par terre, sur le pavé de la Rue du Chat-qui-pêche, des rencontres à la Table d'Émeraude, devant les livres d'Hermès Trismégiste. L'histoire avec Françoise, aussi. Choc, cassure avec le monde, découpage d'étreintes. Elle m'avait suivie dans mon échappée, lorsque j'avais quitté la vaste chambre en bois de thuya et les parents figés qui dormaient. Nul besoin de soulever le linceul. Une lave avait coulé sur eux, les avait réduits en cendre, leurs corps enchâssés sous l'épaisse poussière grise. Immobiles.

La nuit donne tous les pouvoirs. J'étais partie dans son obscurité. J'avais fui, emportant l'enfance pour la garder toujours. Françoise me retrouvait pour des heures sans sommeil avant les cours du matin, après avoir traversé en moto la ville et sa banlieue. Pour elle, j'avais laissé un amour catalan aux ongles caressants et noirs. À dix-huit ans, nous avons posé les valises rue Gît-le-Cœur.

Dans ce sanctuaire du sac de couchage, rebaptisé hôtel du Vieux-Paris, nous arrivons vers sept heures du matin. C'est de la main d'un tapin rentré bredouille du Royal Saint-Germain, réfugié sur le palier du haut, que nous recevons un café-croissant.

Flânerie à deux sur les quais, découverte des publicités du Second Empire « poudre de riz la Veloutine, fraîcheur juvénile, velouté naturel », phrases

notées à la hâte, « un lys ayant dans son calice une de ces mouches mordorées qui pompent le suc des fleurs », reliures en percaline, poèmes pomponnés de cramoisi. Ensemble, nous découvrons Paris. Je fixe dans la chambre quelque chose du royaume de l'amour éternel qu'elle me jure, grisée par la vodka sur la banquette du Polly Magoo. Pour mieux faire souffrir. Torture et pouvoir, nuits de rêve. Règne d'une peur qui ne dure pas. Nous passons les après-midi et les soirs à la Cinémathèque, au deuxième rang. J'associe Françoise en chemise blanche et espadrilles sur de longues jambes brunes, yeux et cheveux sombres à la garçonne, à Letty, l'héroïne d'un film muet, où le vent vient à sa rencontre, la poursuit, la possède, tandis qu'il redouble de force. Elle a l'air bien sage, elle est en train de perdre la raison. De retour à l'hôtel, entre deux étreintes, je murmure à son oreille la chanson de Bilitis, que je croyais écrite par Sappho, *une volupté accablante empourprait nos têtes renversées.*

Nue sous un châle indien, Françoise feuillette un vieux catalogue Atlantic sur le jazz West Coast. Dans la chambre aux draps froissés, jusqu'à ce que la bougie s'éteigne, Miles Davis joue *The Man I love* à la radio. Le vibraphone tranchant met les nerfs à vif, nous mâchonnons de la réglisse avant le dernier joint, les tarots sur la couverture. Elle lit les phrases imprimées sur la petite Underwood ramenée de Saint-Ouen. Accent espagnol, étirement du regard, arcanes, transformations. L'après-midi, elle me caresse sans jamais s'arrêter, jusqu'à mon cri, jusqu'à la fatigue. Échanges

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N°édition : L.01ELJN000311.N001
Dépôt légal : mars 2010

Extrait de la publication